

Discours prononcé par M. le
Colonel Frenkel, dans la séance
du 20 juin de la 2^{me} sous-commission de la II^e Commission.

La délégation suisse avait préparé des amendements aux articles 9 et 10, mais elle ne les dépose pas et se joint à la proposition du Général Bradagh. La déclaration de Monsieur le Président est certainement d'une grande valeur, mais elle ne nous offre pas les garanties nécessaires parce que c'est finalement le texte de la convention qui décide.

Je reconnais que la guerre a ses besoins, ses nécessités et même ses cruautés inévitables. Je ne suis pas de ceux, qui croient qu'on puisse réglementer sur le papier jusque dans les détails la marche des guerres futures. L'histoire on apprend que les circonstances sont souvent plus fortes que les hommes et plus fortes même que la meilleure volonté des généraux. La guerre restera la guerre avec toutes ses misères, mais faisant ressortir aussi les plus hautes qualités de l'homme. Puisque nous ne pouvons pas empêcher les misères de la guerre, sachons



au moins de les amoindrir. Là-dessus
 je me permettrai de faire quelques ré-
 flexions. Nous touchons à la fin
 d'un siècle. L'histoire universelle le
 désignera comme un siècle de grandes
 guerres et de grands événements politi-
 ques, mais il lui revient aussi le mé-
 rite et la gloire d'avoir amené des progrès
 des sciences, tels que jamais auparavant
 le monde ne les a eus naitre.

Notre siècle a vu couler le sang
 humain à flots, mais d'autre part
 il a pansé bien des blessures physiques
 et morales par les progrès des sciences
 et il a surtout amélioré les conditions
 économiques de la vie. Mais les progrès
 et l'influence des sciences ont eu en-
 core un autre effet. Aidés par les com-
 munications faciles, qui multiplient
 les relations entre les peuples, ils ont créé
 une opinion publique qui est gagnée
 aux idées pacifiques et humanitaires
 et qui les répand au loin. Le mouve-
 ment, modeste dans ses commencements,
 comparable à un petit ruisseau, a ac-
 quis la force d'un torrent dès le moment
 où il a trouvé le puissant appui d'un
 auguste souverain, qui a de sa forte

au moins de les amoindrir. Là-dessus je me permettrai de faire quelques réflexions. Nous touchons à la fin d'un siècle. L'histoire universelle le désignera comme un siècle de grandes guerres et de grands événements politiques, mais il lui revient aussi le mérite et la gloire d'avoir amené des progrès des sciences, tels que jamais auparavant le monde ne les a vus naître.

Notre siècle a vu couler le sang humain à flots, mais d'autre part il a pansé bien des blessures physiques et morales par les progrès des sciences et il a surtout amélioré les conditions économiques de la vie. Mais les progrès et l'influence des sciences ont eu encore un autre effet. Aidés par les communications faciles, qui multiplient les relations entre les peuples, ils ont créé une opinion publique qui est gagnée aux idées pacifiques et humanitaires et qui les répand au loin. Le mouvement, modeste dans ses commencements, comparable à un petit ruisseau, a acquis la force d'un torrent dès le moment où il a trouvé le puissant appui d'un auguste souverain, qui a de sa forte

nations étaient plus grandes au comble des succès ou dans les jours de revers, où se faisait valoir la grandeur morale, où le peuple entier se levait en masse pour défendre son sol, où les femmes mêmes furent emportées par l'enthousiasme général, où le riche et le pauvre déposaient leurs contributions volontaires sur l'autel de la patrie.

Et si vous me permettez de remonter pour une minute seulement à des temps plus reculés de l'histoire, je vous demanderai si la plus glorieuse époque du pays où nous jouissons d'une si large hospitalité, n'a pas été celle où il avait à supporter une longue et pénible lutte contre un envahisseur puissant, où le peuple néerlandais tout entier se battait avec une vaillance et une persévérance sans pareilles pour son indépendance, sa liberté et ses convictions, où chacun était prêt, jour par jour et heure par heure, de donner sa vie pour la patrie.

C'était la grande époque d'où surgirent Guillaume d'Orange, Nassau et d'autres grands hommes. Si vous tenez compte des leçons de l'histoire, vous arriverez peut-être à la conviction qu'il

vous faut faire au moins un pas
 pour améliorer les usages de la guerre.
 Les articles de Bruxelles ne nous ap-
 portent rien de nouveau, ils ne font
 que conserver, confirmer et codifier
 les coutumes de la guerre telles qu'elles
 se sont formées dans les dernières guerres.
 Si cette convention n'était pas ac-
 ceptée, il n'en résulterait pas de
 désavantage pour les peuples. Nous
 n'aurions pas fait un pas en arrière.
 Les généraux et les hommes d'Etat
 seront toujours les enfants de leur
 temps et ils se conformeront dans
 les guerres futures à l'état des esprits
 de l'époque. Je ne vous demande
 qu'une innovation: Ne punissez
 pas l'amour de la patrie, ne prenez
 pas des mesures rigoureuses contre
 les peuples qui se lèvent en masse
 pour la défense de leur sol. Au
 seuil de notre siècle nous avons eu
 dans notre pays plusieurs levées en
 masse du peuple de certaines régions
 montagnardes et une même action
 bien plus importante s'est produite
 dans un pays montagnard, voisin
 du nôtre. C'était en combat ouvert

qu'on se battait, on n'assommait pas les traînards et on ne tuait pas les malades et les blessés. Non seulement les hommes dans la force de l'âge, mais encore les vieillards, les enfants et les femmes prenaient part aux combats. Les jeunes garçons portaient des munitions à leurs pères et leurs frères, les femmes aidaient à traîner les canons sur les hauteurs et prenaient même une part active au combat.

Vous direz que c'étaient là des excès du patriotisme. Soit, mais des excès qui réjouissent le cœur et qui peuvent se produire de nouveau. Vous comprendrez que nous ne pouvons pas souscrire à une convention qui soumettrait une partie de la population à la loi martiale et aux conseils de guerre. Non seulement cela froisserait le sentiment populaire, mais cela serait un péché contre le patriotisme. Nous sommes d'avis que l'amour de la patrie est une vertu qui il faut cultiver et non pas supprimer.

Je vous recommande l'adoption de la proposition du Général Bradagh.